

demeurant à Paris ; il partit de 27. février, de Douvres pour Calais, et c'est en allant remplir ce devoir d'amitié et de charité qu'il périt, comme nous l'avons raconté plus haut.

La carrière de M. Bruyère peut sembler bien commune, si l'on ne considère que cette partie de sa vie, dont les hommes ont été les témoins ; mais si nous pénétrons dans le sanctuaire de sa vie intime, nous y découvrirons des trésors de mérites et de vertus.

Que de choses n'aurions-nous pas à dire de la droiture de son esprit, de la bonté de son cœur, et de la sincérité de sa foi, si lui-même ne s'était appliqué à cacher sous le voile d'une aimable simplicité toutes les richesses qu'il possédait.

Il nous a été permis, grâce à de pieuses indiscretions, de recueillir quelques traits de son caractère et de ses vertus, que nous offrons avec empressement à l'édification de nos lecteurs.

Mr. Bruyère, était doué de toutes les qualités propres à le faire réussir dans la profession qu'il avait embrassée. Son père en mourant, put lui laisser un nom à écrire dans les *fastes militaires du Canada* ; mais il ne lui laissa que peu de fortune. Nous l'avons vu, ce ne fut qu'à force de travail, de courage, et de persévérance qu'il parvint à s'élever à cette position honorable qu'il occupait dans la Société de Montréal.

Il possédait la science du commerce dans un degré remarquable. L'heureuse réussite de presque toutes ses entreprises, l'estime et la confiance que lui témoignait Mr. Masson, le zèle avec lequel il lui assura son avenir, le choix qu'il en fit pour l'attacher aux intérêts de sa famille, et la fortune que Mr. Bruyère réalisa lui-même, le prouvent assez.

Mais surtout, il possédait cette bonne foi, cet honneur, cette probité, cette loyauté que les étrangers ont toujours admirés dans nos Négociants Canadiens, et qui font qu'on se fie plus à leur parole, qu'aux serments de nos voisins.

Ces qualités lui méritèrent l'estime et la confiance de tous les Commerçants qui traitèrent avec lui, soit en *Canada*, soit en *France*, soit en *Angleterre* ; ils le prouvèrent en assistant en si grand nombre, aux deux services qui furent chantés pour le repos de son âme à Calais et à Montréal ; et dans leurs lettres de condoléance à sa famille et à ses associés, où tous s'accordent à regretter la perte "irréparable" d'un homme qui faisait tant d'honneur à la profession qu'il exerçait.

Bon, affable, plein de douceur, malgré la vivacité de son caractère, il savait se concilier l'affection de tous ceux qui vivaient avec lui. Il n'eut point d'ennemis, nous disait une personne qui l'a parfaitement connu, "il n'avait point non plus d'amis particuliers, mais tous ceux qui le connurent furent ses amis."

Et qui n'eut pas aimé cet homme, qui ne parlait jamais mal de personne, et qui ne pouvait souffrir qu'en sa présence, on laisse échapper une parole tant soit peu offensante pour le prochain.

Pour s'épargner la peine qu'il en éprouvait, il s'abstenait de fréquenter les sociétés du monde, où il est rare que la charité soit parfaitement observée. S'y trouvait-il par convenance ou nécessité ; dès qu'il s'apercevait que l'on s'oubliait sur ce point, il se retirait en silence, et si on lui reprochait cette espèce d'incivilité : "vous savez, répondait-il, que je ne puis entendre une parole capable de faire la moindre peine à qui que ce soit."

Faut-il maintenant s'étonner que ce bon cœur aimât tendrement les pauvres ; sans cesse il s'intéressait

à leurs souffrances, il les recommandait à la charité de sa famille, dans beaucoup de ses lettres : "Vous avez les ressources suffisantes pour venir à leur secours, ne les perdez point de vue ; secourez-les toutes les fois qu'ils en auront besoin."

En février 1854, il était à Londres ; il apprend que deux enfants sont morts de froid au faubourg Québec. Aussitôt son cœur s'émeut, et il écrit : "J'espère que vous ne négligerez rien pour faire le bien ; soyez charitable pour ceux qui sont vraiment pauvres ; jamais ne laissez la souffrance sans soulagement, ceux qui ont du bien auront à rendre à Dieu un compte terrible, s'ils négligent de porter secours à l'indigent. Si nous voulons que Dieu nous accorde le bonheur de voir nos enfants bons et heureux, soulageons le pauvre de tout notre pouvoir."

Il ne faut pas croire que sa charité s'évanouissait en vaines paroles : nous savons d'une manière certaine, qu'il secourait plusieurs de ses parents peu fortunés ; qu'il s'intéressait à la construction des Eglises, des Asiles pour l'enfance, et à toutes les œuvres qui pouvaient procurer la gloire de la Religion et le bien du pays. Nous connaissons par nous-mêmes, sa libéralité, et nous n'avons pas oublié avec quelle générosité il a contribué aux dépenses qui déjà ont été faites pour les nouvelles constructions du *Cabinet de lecture Paroissial*. C'est une dette de reconnaissance, que nous acquittions aujourd'hui, en révélant des bienfaits qu'il eût voulu tenir secrets.

Car fidèle aux conseils de son Divin Maître, il voulait que sa gauche ignorât les bonnes œuvres de sa droite ; si l'on voulait entrer, en sa présence, dans le détail de ses aumônes : "Ne faites pas cela, je vous en prie, disait-il, il vaut mieux ignorer le bien que nous faisons."

Et cependant, chaque année, il dépensait en aumônes, plusieurs centaines de louis. L'année dernière elles ont dépassé trois cents louis. Pourrait-il mieux se préparer, à paraître avec confiance, devant celui qui prend pour fait à lui-même, ce que l'on fait au dernier de ses serviteurs.

Monsieur Bruyère qui aimait tout le monde, aimait par-dessus tout sa famille ; sa digne épouse, ses enfants, étaient les objets continuels de ses pensées. En 1854, étant à Londres, toutes les semaines il leur donnait de ses nouvelles. "Je vous ai toujours présents à mon souvenir, leur écrivait-il, donnez-moi souvent de vos nouvelles ; car toujours je suis inquiet de votre sort, et quand je les reçois, je me trouve heureux un jour ou deux, jusqu'à ce que mes inquiétudes recommencent."

Il est intéressant de voir, dans sa correspondance, avec quelle sollicitude il s'informe de tout ce qui concerne ses enfants, de leur santé, de leurs études, de leurs progrès dans la science et dans la vertu. Avec quelle tendresse il leur recommande l'amour du travail, le respect pour leur mère, l'obéissance, l'amour fraternel. Que l'on nous permette d'insérer ici une petite lettre qu'il écrivait dernièrement à son fils aîné, âgé seulement de onze ans, et dans laquelle son âme de père se dévoile toute entière, et que l'on nous pardonne notre indiscretion pour le bien qu'elle peut faire.

"Mon cher bon Robert,

"Je te remercie mille fois de ta bonne petite lettre, elle m'a donné du bonheur ; mon cher fils, je suis heureux d'apprendre de toi que ton cher petit frère Ernest, prend des leçons ; il faut, mon ami, que tu